

**Scénario du film «1920 — Piotr Wrangel. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»** écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

### **Résumé du scénario :**

Le texte retrace en parallèle deux grandes lignes de l'histoire russe autour de 1920 : la politique bolchevique sur les trésors culturels et la dernière phase de la guerre civile en Crimée sous le commandement du baron Piotr Wrangel.

Il s'ouvre sur le séjour de Trotski et de son épouse Natalia Sedova au palais des Ioussoupov à Arkhangelskoïe, près de Moscou. Sedova, intellectuelle social-démocrate cultivée, dirige le département des musées au Commissariat à l'Instruction publique et s'installe dans ce palais transformé en musée. Trotski y vit entouré de visiteurs, d'artistes (Annenkov y peint son portrait) et de diplomates. Une anecdote montre son cynisme stratégique : il laisse volontairement le long des routes des épaves de blindés et des canons pour donner aux capitalistes l'impression de chaos, annonçant déjà l'usage futur des grandes parades militaires sous Staline.

Le texte décrit ensuite la crise économique du jeune pouvoir soviétique. La révolution mondiale n'ayant pas eu lieu, le régime cherche des devises en vendant les richesses culturelles du pays. Un décret impose à tous les citoyens d'enregistrer œuvres d'art et objets anciens, qui peuvent être confisqués en cas de « mauvaise conservation ». Les flux de biens saisis affluent vers les entrepôts et le Gokhran, dépôt d'État des valeurs, où tout peut être fondu et vendu comme métal. Un conflit oppose Trotski, partisan de considérer ces biens comme simple réserve monétaire, à sa femme qui voudrait les vendre en tant qu'œuvres aux musées étrangers.

Le texte suit ensuite le destin du Fonds des diamants, constitué des bijoux de la couronne, transformé en gigantesque réserve de devises. Une campagne de propagande (albums, expositions, visites privées) met ces trésors en scène comme « patrimoine du peuple ». En réalité, une part croissante est discrètement vendue à l'étranger : bijoux, œufs de Fabergé, œuvres précieuses partent vers des antiquaires et maisons de vente occidentales. Certains conservateurs tentent de sauver ce patrimoine, comme le directeur de l'Armurerie du Kremlin, Dmitri Ivanov, qui finit par se suicider, accablé par les ventes forcées.

Le récit bascule ensuite vers le front sud. Après la défaite de Koltchak en Sibérie et la démission de Denikine, Wrangel est élu commandant en chef des forces blanches en Crimée. Il annonce qu'il ne promet pas la victoire, mais la sauvegarde de l'honneur du drapeau russe. Le texte brosse le portrait de son lieutenant, le général Slachtchev, brillant mais instable, drogué, à la limite de la folie, prototype du général Khloudov chez Boulgakov. Wrangel organise une dictature militaire à visage « modernisateur » : interdiction des réquisitions arbitraires, justice militaire encadrée par le parquet, syndicats fonctionnant mais grèves punies par l'envoi au front.

Wrangel lance surtout une réforme agraire ambitieuse en Crimée avec l'aide de Krivoshein, ancien collaborateur de Stolypine. La terre est transférée aux paysans qui la travaillent, contre un paiement en nature étalé sur 25 ans. L'objectif est d'ancrer l'armée blanche dans la paysannerie, au moment même où, dans le reste de la Russie, les campagnes se soulèvent massivement contre le pouvoir bolchevique (insurrections paysannes, révoltes de dizaines de milliers d'hommes, répression féroce, usage de gaz contre les paysans de Tambov).

Face à la supériorité écrasante de l'Armée rouge à Perekop et sur le Sivach, la défense blanche finit par céder. Wrangel décide l'évacuation de la Crimée par mer. L'amiral Kedrov organise une

opération gigantesque : réquisition de tous les navires disponibles, plan de chargement des troupes, blessés et civils. En quelques jours, près de 150 000 personnes sont embarquées vers l'exil dans un calme discipliné, tandis que certains se suicident sur les quais ou restent par illusion ou fatalisme.

La suite est la « deuxième mort » de la Crimée blanche : une fois la péninsule occupée, le pouvoir soviétique déclenche une vague de terreur dirigée par Béla Kun et Rosalia Zemliachka : enregistrements, rafles, fusillades massives, pendaisons dans les rues, corps non enterrés, pillages et profanations. Témoignages et vers de Voloshine décrivent une « Semaine sainte » de l'horreur, où « le Christ ne ressuscite pas ». Le texte se clôt sur l'exode, la faim et la dignité des réfugiés, parmi lesquels personne n'ose ramasser le pain lancé par des journalistes sur un bateau, et sur les bébés morts-nés au cours de la traversée, symboles d'un monde qui s'achève.

## **Scénario :**

### **1920 – Piotr Wrangel**

En 1920, c'est-à-dire la troisième année de la guerre civile en Russie, le quartier général du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine, Trotski, se trouvait dans le domaine d'Archangelskoïe, près de Moscou, propriété de la princesse Ioussoupova. Mais la première à s'installer au palais, dès 1919, fut l'épouse de Trotski, Natalia Sedova.

Natalia Ivanovna était une femme cultivée : huit classes de gymnase, bien sûr des cours d'histoire à Genève, des conférences à la Sorbonne, le français. Depuis 1902, elle était membre du parti social-démocrate. En 1919, en remplissant un questionnaire, à la question « De quel travail aimeriez-vous vous occuper ? », elle répondit : « D'un travail administratif dans les institutions centrales. » Sur ce même questionnaire, elle indiqua son adresse – le Kremlin – et son numéro de téléphone – 820. On l'appela et on lui proposa de prendre la tête du Département des musées du Commissariat du peuple à l'Instruction publique.

Le palais d'Archangelskoïe venait justement d'être déclaré musée. Étant une femme instruite, Natalia Ivanovna Sedova connaissait cette propriété et sa remarquable collection d'art. En 1919, elle s'installa au palais avec ses fils, occupant sept salles au deuxième étage. Un peu plus tard, Trotski rejoignit sa femme au palais. On lui aménagea des pièces à l'entresol.

La présence de Trotski dans le palais des Ioussoupov faisait l'objet de vives discussions de l'autre côté de la Moskova, à Barvikha qui, en 1920, n'était pas encore devenue zone gouvernementale, mais restait un lieu de villégiature à la mode, où louaient une datcha le philosophe Berdiaev et l'écrivain Ossorguine. C'est d'ailleurs de Barvikha même que, en 1922, Berdiaev et Ossorguine furent expulsés de Russie pour toujours à bord du fameux « bateau des philosophes ».

Archangelskoïe avait reçu les plus divers visiteurs, y compris des empereurs russes et Alexandre Sergueïevitch Pouchkine. En 1920, Trotski y recevait ses propres visiteurs, parmi lesquels des diplomates étrangers et des membres de missions militaires. L'artiste Iouri Annenkov y peint alors le portrait de Trotski.

Pendant les séances de pose, Annenkov demande à Trotski :

— Pourquoi toute la route de Moscou jusqu'au domaine est-elle bordée d'épaves rouillées de blindés et de canons abandonnés ? On pourrait facilement débarrasser tout cela.

Trotski répond :

— C'est du camouflage. Qu'ils pensent maintenant, les capitalistes, que chez nous c'est le chaos le plus total, et qu'ils n'ont rien à craindre. Mais bientôt, il nous faudra un tout autre camouflage. Quand il deviendra clair que notre chaos ne cesse pas, mais s'étend, nous ferons en sorte que les capitalistes nous craignent. Et alors nous commencerons à leur montrer de grandes parades militaires, nous leur exhiberons des canons et toutes sortes de chars, achetés dans leur propre Occident pourri.

Sous Staline viendront ces parades, tout se passera exactement comme l'avait annoncé Trotski. Mais en 1920, pour conserver le pouvoir, les bolcheviks devaient bien faire quelque chose contre la ruine dans laquelle ils avaient plongé une Russie pourtant en pleine ascension. Le communisme de guerre, avec l'abolition de la propriété privée, du commerce, de l'argent, n'avait rien donné. La révolution mondiale ne se déclarait pas. Plus aucun espoir ni sur le prolétariat étranger, ni sur le leur.

L'aide économique ne pouvait venir que de la bourgeoisie mondiale ; pour cela, il fallait de l'or. De l'or, il y en avait en Russie. Mais il était matérialisé dans les valeurs culturelles qui faisaient la renommée de la Russie dans le monde. Après la confiscation des biens du tsar, l'abolition du droit d'héritage, après la nationalisation des collections privées, à l'automne 1918 fut publié un décret « Sur l'enregistrement, la prise en compte et la protection des objets d'art et d'antiquité ».

Ce décret concernait désormais tout citoyen de la Russie soviétique. Dans un délai d'un mois, il obligeait chacun à déclarer les objets d'art et d'antiquité en sa possession – jusqu'à la tabatière et l'icône. Ce décret prévoyait que les objets d'art pouvaient être confisqués de force si leur propriétaire ne savait pas les conserver. « Tous les coupables de non-exécution dudit décret sont soumis à la responsabilité avec toute la rigueur des lois révolutionnaires, jusqu'à la privation de liberté. »

Un flot ininterrompu d'objets saisis se déversa vers toutes sortes d'entrepôts. Il fut autorisé aux tchékistes d'en garder pour eux cinq pour cent. À Petrograd, la confiscation était assurée par une Commission d'experts dirigée par A. M. Pechkov. Dans les documents de la commission, il apparaît sous son vrai nom, et non sous son pseudonyme « Gorki ». Sa tâche : la collecte et l'évaluation des objets présentant une valeur artistique, en vue de leur vente à l'étranger.

Au début de mars 1920, en réponse à une lettre de Gorki, Lénine soumet à l'examen du Conseil des commissaires du peuple un projet de résolution :

1. Décider de vendre à l'étranger, au plus vite, les objets de valeur.
2. Envoyer immédiatement à l'étranger des experts plus des commerçants, en leur promettant une bonne prime pour une vente rapide.
3. Renforcer la composition de la commission d'experts de Gorki et leur accorder une ration, à condition qu'ils terminent leur travail rapidement.

Pour ce qui est du dernier point, Gorki se débrouillait vite avec les biens d'autrui, il avait ses propres goûts artistiques et n'avait nul besoin de ration. La ration ouvrière en 1920 : 124 grammes de pain, 12 grammes de viande, 12 grammes d'huile végétale par personne et par jour. Cela, si l'on parvenait à faire valoir sa carte de rationnement.

---

Le 15 mai 1920, le Politburo du Comité central du Parti communiste (bolchevik) de Russie adopte une résolution sur l'arrestation de la fille de l'écrivain L. N. Tolstoï, Alexandra Lvovna Tolstaï. Motif : une dénonciation. L'épouse de Trotski, au Commissariat du peuple à l'Instruction, s'occupe alors des collections de musées. Dans la même résolution du Sovnarkom, Lénine s'adresse au commissaire du peuple à l'Instruction : « On dit que le Narkompros a déjà retenu les objets destinés à nos musées. Je suis d'accord pour ne donner aux musées qu'un minimum strictement nécessaire. »

Autrement dit, tout ce qui dépasse ce minimum doit être vendu à l'étranger. Après cette directive de Lénine, on se met sérieusement à la vente des valeurs. On crée un Fonds d'exportation d'antiquités sous l'égide du Commissariat du peuple au Commerce extérieur. Quelques mois plus tard, celui-ci paraît déjà insuffisant, et l'on institue alors le Fonds d'État des valeurs pour le commerce extérieur. Ce fond crée ses propres commissions d'experts qui, dans tout le pays, sélectionnent à leur guise des objets d'art destinés à être vendus à l'étranger.

En 1920 apparaît le Dépôt d'État des valeurs de la RSFSR – le Gokhran. Sa création s'accompagne du décret « Sur la saisie des métaux précieux, de l'argent et de diverses valeurs ». Tout objet arrivant au Gokhran, quelle que soit sa valeur artistique, pouvait être transformé en « casse » et vendu au poids.

À propos de cette « casse », un conflit éclata dans la famille de Trotski. Trotski considérait les valeurs en masse, par pouds et par carats, comme un moyen de paiement. Son épouse estimait qu'il était plus avantageux de ne pas détruire les œuvres d'art, mais de les vendre à des musées étrangers. Avec le recul, l'approche féminine apparaît sans conteste plus humaine. La Russie a, au sens littéral du terme, payé pour son indifférence à son propre destin en 1917. Elle a perdu son patrimoine culturel, mais celui-ci n'a pas disparu de la surface de la terre : il est resté vivant, certes entre des mains étrangères. Et cela devrait réchauffer l'âme.

Le point final à la dispute dans la famille Trotski fut mis par Lénine : « Il faut prendre d'urgence des mesures pour accélérer le tri des valeurs. Si nous tardons, on n'en tirera plus rien en Europe ou en Amérique. À Moscou, on pourrait mobiliser pour cela un millier de membres du parti. Toute cette affaire avance archilanguissamment. » Trotski comprit Lénine et réagit : « L'offensive de la révolution prolétarienne en Europe stoppera complètement le marché des valeurs : la bourgeoisie commencera à exporter et à vendre, les ouvriers à confisquer. Conclusion : il faut se dépêcher jusqu'à la dernière extrémité. »

---

Le Gokhran était installé – et l'est encore aujourd'hui – au centre de Moscou, dans l'ancien bâtiment de la Caisse de prêts, équipé de galeries souterraines spéciales, pouvant être inondées en cas de situations d'urgence. L'un des employés du département des devises du Commissariat aux Finances se souvient :

« Je traversais de vastes salles, bordées des deux côtés, jusqu'au plafond, des récipients les plus divers : coffres, paniers, caisses. À chacun était attachée une étiquette avec un numéro. Personne n'avait même tenté de trier ce nombre immense de ballots. »

Les bijoux de la famille impériale avaient, dès les premiers jours de la Première Guerre mondiale, en 1914, été envoyés de Petrograd à Moscou, à l'Armurerie du Kremlin, pour les mettre à l'abri. Le fait est que les regalia du couronnement, les couronnes nuptiales, les diadèmes, ainsi que les parures civiles des impératrices russes, depuis Pierre Ier, étaient propriété de l'État.

Les bolcheviks les transférèrent au Gokhran. Les bijoux de la Couronne, ce sont 25 300 carats de diamants, 1 000 carats d'émeraudes, 1 700 carats de saphirs, 6 000 carats de perles, ainsi que des rubis, topazes, alexandrites, aigue-marines, chrysoprases, turquoises, agates, labradorites, et bien d'autres encore.

On créa le Fonds des diamants. En réalité, on transforma en Fonds des diamants l'ancienne Chambre des diamants impériale, existant depuis Catherine II. Ce fut un formidable stock de réserves en devises pour le gouvernement soviétique. Vendre le Fonds des diamants allait se révéler, pour reprendre le langage de Lénine, « archidifficile ».

Lénine ne vécut pas jusqu'au jour où la mission qu'il avait fixée serait accomplie. En 1925, Goznak publie un album intitulé « Le Fonds des diamants de l'URSS », et des éditions sortent en anglais, français, allemand. C'est le début d'une formidable campagne publicitaire présentant les trésors du Fonds des diamants. Des projections privées des bijoux y sont organisées pour le corps diplomatique. Enfin, on y ouvre aussi une exposition pour tous les visiteurs. Chacun peut constater le soin méticuleux avec lequel le pouvoir traite l'histoire nationale.

Le 18 décembre 1925, l'exposition est ouverte de 10 heures du matin à 10 heures du soir. Tous ceux qui le souhaitent peuvent voir quels trésors sont devenus « patrimoine du peuple ». Un an plus tard, 9 kilos de pièces du Fonds des diamants – vendues au poids – sont cédés à l'antiquaire anglais Norman Weiss pour cinquante mille livres sterling. Weiss revend le tout à la maison de vente Christie's, qui divise le lot et le met aux enchères.

Le lot le plus précieux est la couronne nuptiale de la dernière impératrice russe, Alexandra Fedorovna, composée de 1 535 diamants à taille ancienne. Elle se trouve aujourd'hui au musée Hillwood à Washington.

Ensuite, on se livre à un simple problème d'arithmétique : après la vente des bijoux à Norman Weiss, la partie restante du Fonds des diamants est divisée en quatre catégories, en fonction de leur valeur historique et artistique. En 1927 et 1931, on vend, parmi la quatrième catégorie, sept œufs de Fabergé, répertoriés comme objets de faible valeur. En même temps, on vend encore 145 pièces.

Parmi les œuvres de Fabergé ainsi vendues se trouvent l'« œuf du Couronnement » avec une copie du carrosse dans lequel l'impératrice se rendit au couronnement, et l'œuf « Muguets ». Ils sont achetés par la galerie Wartski à Londres. En 1979, ils sont revendus à la collection du magazine Forbes. C'est de cette collection que proviennent les œufs de Fabergé rachetés et rapportés en Russie en 2003 par Viktor Vekselberg.

En 1927, les œufs furent vendus depuis l'Armurerie du Kremlin. Le directeur de l'Armurerie, Dmitri Dmitrievitch Ivanov, s'efforça pendant toutes les années 1920 de sauver les biens de l'État de la vente. En 1927, il parvient à arracher au Gokhran 24 œufs de Fabergé pascals qui se trouvaient déjà dans la boutique de la Société de joaillerie de Moscou. Il les reçoit par facture commerciale comme une marchandise et les inscrit aussitôt au fonds du musée. Mais il n'aura pas la force de les préserver.

Le directeur de l'Armurerie, Dmitri Ivanov, se jette sous un train le 12 janvier 1930. Dans sa lettre de suicide, il écrit : « Je n'ai pas pillé, je n'ai pas vendu, je n'ai pas trafiqué. »

En 1928–1929, le déficit du budget soviétique atteint un caractère catastrophique. Dès 1928, le Sovnarkom adopte une résolution secrète sur le renforcement de l'exportation des objets d'antiquité et d'art.

Ainsi, même si on le voulait, il est impossible de considérer la vente des valeurs comme une mesure barbare mais exceptionnelle des toutes premières années d'après-révolution. Le commerce effréné du patrimoine russe est le miroir de la politique économique, aussi bien de la période léniniste que de la période stalinienne.

En 1933, furent vendus à la collection royale britannique l'un des plus beaux, selon les spécialistes, « œuf mosaïque » pour 5 000 roubles, et l'œuf « Corbeille de fleurs des champs » pour 2 000 roubles. L'œuf « Croix-Rouge » de 1915 fut vendu en 1930 pour 500 roubles.

Précisons ce que représentaient ces sommes en 1933. Selon le tableau des effectifs de l'Administration des camps d'État, le Goulag de l'OGPU, du 9 novembre 1930, le salaire d'un collaborateur pour missions particulièrement importantes s'élevait à 210 roubles. Autrement dit, cet œuf de Fabergé fut vendu pour nourrir pendant un mois dix employés du Goulag. Ils l'ont mangé et n'y ont pas prêté attention.

Et l'œuf portant le vers évangélique « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » fut vendu pour l'équivalent du salaire mensuel d'un commissaire du peuple, sans compter la valeur de son panier spécial de ravitaillement.

En 1932, il ne reste plus dans le Fonds des diamants que 71 bijoux. On les répartit à nouveau en quatre catégories. Cette fois, on autorise la vente d'objets de toutes les catégories, sauf la première, à laquelle furent attribués la couronne, le sceptre, le globe impérial (la « pomme ») et encore quatorze objets.

La manière dont furent vendues les valeurs de l'Église et l'usage qui fut fait de l'argent ainsi tiré feront l'objet d'un autre chapitre de notre livre.

---

Au début de 1920, alors que Lénine exigeait à Moscou la vente urgente des valeurs culturelles et étatiques russes, l'armée blanche conserve le dernier morceau de terre russe – la péninsule de Crimée. En Sibérie, la résistance militaire antibolchevique active a, de fait, pris fin en janvier 1920. Le 4 janvier, l'amiral Alexandre Vassilievitch Koltchak renonce à ses fonctions de chef du mouvement antisoviétique et se livre à la protection du corps tchécoslovaque.

Les Tchèques livrent Koltchak aux SR à Irkoutsk, et ceux-ci le remettent aux bolcheviks. Le 7 février, Koltchak est fusillé. D'après la légende, il aurait chanté avant d'être exécuté le romance « Brûle, brûle, mon étoile ».

Au sud de la Russie, à cette époque, le général Denikine décide de quitter son poste de commandant en chef des Forces armées du Sud de la Russie : « Dieu n'a pas béni de succès les troupes que j'ai commandées. Le lien intérieur entre le chef et l'armée est rompu. Je propose au Conseil militaire d'élire un homme digne à qui je transmettrai le pouvoir et le commandement. »

Le 22 mars 1920, à Sébastopol, lors d'une réunion du Conseil militaire au Grand Palais, le nouveau commandant en chef de la dernière armée blanche sur le territoire russe fut élu : le général-lieutenant, baron Piotr Nikolaïevitch Wrangel.

Après sa nomination, Wrangel déclara : « Dans les conditions présentes, nous ne pouvons pas compter sur la victoire. Je ne puis promettre qu'une chose : sauvegarder l'honneur du drapeau russe jusqu'au bout. »

---

Le nom de l'homme qui conserva la Crimée jusqu'à l'arrivée et la nomination de Wrangel est Slachtchev – le général Iakov Alexandrovitch Slachtchev, prototype du général Roman Valerianovitch Khloudov dans *La Fuite* de Boulgakov. Boulgakov écrit de Khloudov : « Il porte une capote de soldat, ceinturée d'une sangle, un peu comme une femme. Les épaulettes sont en drap, et dessus est grossièrement cousu le zigzag noir de général. Aux mains, des moufles. »

Wrangel, lui, écrit au sujet de Slachtchev : « Il a tenu la Crimée avec des troupes de fortune, ramassées au hasard. Mais l'impunité complète lui a tourné la tête. Instable de nature, il se trompe sur les hommes, et, de plus, souffre d'un penchant maladif pour les drogues et le vin. » Slachtchev est atteint d'une forme très aiguë de neurasthénie, qui exigerait un traitement sérieux.

Boulgakov sur Khloudov : « Il est malade de quelque chose, cet homme, malade de la tête aux pieds. Lorsqu'il veut esquisser un sourire, il découvre les dents. Il inspire la peur. Il est malade – Roman Valerianovitch. »

Pour la psyché d'un militaire de carrière, le général Slachtchev, la guerre civile est absolument contre-indiquée. Quand Slachtchev se trouve à Sébastopol et non au front, il vit dans son wagon à la gare. Entouré d'oiseaux. Dans son wagon, il a une grue, un corbeau, une hirondelle, un étourneau. Ils sautillent sur le poêle, sur les divans, s'abattent sur les épaules et la tête du maître.

Peu après, Slachtchev dirigera sous Wrangel la percée réussie de l'armée vers le nord, en Tauride. Le lendemain même de son entrée en fonctions comme commandant en chef, Wrangel organise à Sébastopol une revue des troupes. Il monte jusqu'au monument à Nakhimov. Les troupes passent devant lui : visages burinés, bottes jaunies, usées jusqu'à la corde, chemises délavées. Beaucoup n'ont même plus de chemise de dessus, remplacée par des tricots de laine. L'un porte une chemise en coton à fleurs, avec des épaulettes de toile cousues, un pantalon de toile kaki délavée, des chaussures anglaises jaunes ; à côté de lui, un autre en caleçon tricoté. Misère effrayante, criante. Mais les armes sont d'une propreté impeccable.

Wrangel passe ce défilé en revue : « Non, non, tout n'est pas encore perdu, non, nous pouvons encore tenir. J'ai la foi inébranlable qu'ils m'aideront à accomplir mon devoir envers la Patrie. Dieu ne permettra pas la mort d'une cause juste. »

L'armée blanche est le dernier fragment de cette armée russe qui, jusqu'au bout, a rempli ses engagements d'allié vis-à-vis de la Grande-Bretagne lors de la Première Guerre mondiale. En mars 1920, la Grande-Bretagne adresse à Wrangel la demande de cesser toute action militaire. Elle se lance dans des négociations avec les dirigeants soviétiques. Le ministre des Affaires étrangères, Lord Curzon, propose au commissaire du peuple aux Affaires étrangères, Tchitcherine, de ne pas poursuivre l'offensive au sud et de ne pas pénétrer en Crimée, où se trouvent les Forces armées du Sud de la Russie.

Tchitcherine marchande, ne répond pas, exige quantité de concessions politiques. Le 29 avril, Lord Curzon envoie de Londres une dépêche à Constantinople au haut-commissaire de la Grande-Bretagne, l'amiral de Robeck. L'amiral de Robeck, via le commandant de l'armée britannique en mer Noire, le général Milne, informe de la teneur de la dépêche le chef de la mission anglaise à Sébastopol, le général Percy. Le général Percy remet la note au général Wrangel.

Le sens de la note est le suivant : Général, si vous voulez rester en Crimée, vous devrez vous entendre vous-même avec les Soviets. Si vous poursuivez la guerre, nous ne vous accorderons plus aucune aide matérielle.

En réponse à la note britannique, Wrangel déclare, d'une part, que des négociations directes avec l'ennemi sont exclues. Et, d'autre part, dans une dépêche officielle au représentant de la mission militaire britannique, ce militaire de métier expérimenté, le général Wrangel, âgé de 42 ans, écrit ce que, 59 ans plus tard, l'écrivain Vassili Aksionov transformera en sujet de son roman fantastique *L'Île de Crimée*.

Piotr Nikolaïevitch Wrangel écrit en substance aux Anglais ceci : il ne faut pas une nouvelle offensive sur Moscou. Il faut simplement conserver en Russie un noyau sain, il faut simplement garantir l'inviolabilité du territoire de la Crimée avec l'armée de 40 000 hommes qui s'y trouve, avec la population qui l'a accueillie, et avec les réfugiés venus de toute la Russie, au nombre d'un demi-million de personnes. Cela suffit pour mettre un terme à la guerre civile en Russie et c'est nécessaire pour le monde civilisé dans son ensemble. La Crimée sera un modèle de la Russie future.

En réalité, Wrangel commence à bâtir l'Île-Crimée un mois avant cette correspondance avec les Anglais. Le 29 mars est signé l'ordre sur l'administration des régions occupées par les Forces armées du Sud de la Russie. En substance, c'est l'ordre qui instaure la dictature de Wrangel. Il concentre entre ses mains la totalité du pouvoir militaire et civil. À ses côtés, un Conseil à voix consultative.

On interdit de réquisitionner chevaux et bétail à la population. Afin de réduire l'abattage de bétail pour l'armée et pour la population, on instaure trois jours de jeûne par semaine. On interdit l'exportation hors de Crimée des céréales et du poisson. On interdit la fabrication de confiseries. L'armée est alimentée par des boulangeries militaires, la population reçoit du pain par cartes.

D'après les souvenirs de Kira Khrouchtcheva-Chamro, son mari, officier, loua un bout de terre et y faisait pousser des légumes pour la famille. Les ouvriers de Crimée bénéficient d'un régime de faveur maximale. Les ouvriers gagnent 3 à 7 fois plus que les intellectuels et les employés. Le salaire maximal d'un officier d'état-major est de 132 000 roubles criméens, un ouvrier du bâtiment touche 40 000. Professeurs, ingénieurs, instituteurs se font ouvriers. Les syndicats fonctionnent. Les grèves sont brisées de façon simple : envoi au front.

Dans la zone proche du front, on décide d'exploiter les ressources minérales ; on pose une voie ferrée. Enfin, on décide de lancer une réforme agraire. Wrangel juge que le seul homme capable de conduire ce travail est Alexandre Vassilievitch Krivoshein. Le choix de Wrangel est très judicieux. Krivoshein est l'ancien bras droit du Premier ministre Stolypine assassiné, et Stolypine est l'auteur du miracle économique russe d'avant la révolution.

Wrangel dit de Krivoshein : « Il ne peut pas compter parmi ceux qui sont prêts à accepter la révolution, mais il comprend parfaitement la nécessité d'en tenir compte. » Autrement dit, il ne travaillera pas selon un schéma tout fait.

Au moment où Wrangel pense à lui, Krivoshein ne se trouve pas en Crimée, mais à Paris. Il doit donc quitter sa famille, risquer sa vie et venir en Crimée, coupée du reste de la Russie, mû par le pur patriotisme.

La Crimée était coupée au niveau du cou, sur l'isthme de Perekop. Au début d'avril, les régiments éponymes des Marckov, Drozdovski et Kornilov, sous la direction du général Slachtchev, repoussent l'offensive des rouges sur la ligne Perekop-Sivach. Le « Kornilov », le « Drozdovski », le « Marckov » ne sont plus de ce monde depuis deux ans. Ce sont les régiments qui portent leurs noms qui combattent.

Le jour où les combats sur l'isthme de Perekop prennent fin, un courrier spécial quitte Wrangel pour Paris avec une lettre à Krivosheïn. Ce même jour, Wrangel invite les représentants de la presse et les informe de sa vision des tâches à venir.

Pour éradiquer les pillages, les brigandages, les réquisitions, des commissions de justice militaire sont créées. Elles traitent toutes les affaires liées aux exactions des habitants commises par l'armée. Par la suite, des représentants des paysans feront partie de ces commissions. Les peines en Crimée : travaux forcés. Dans le cas de deux généraux, ces travaux furent remplacés par l'exclusion de l'armée avec retrait de l'uniforme. Peine locale particulière : en cas d'évacuation de Crimée, ne pas embarquer le condamné sur les navires. De toute évidence, cette peine équivalait à la mort.

Il est interdit d'exécuter les condamnations à mort publiquement.

---

Au début du pouvoir de Wrangel, les cadavres de bolcheviks suspendus aux réverbères le long des voies de tramway étaient monnaie courante. On sait que ces instructions avaient été données par le général Koutepov. En mai 1920, Wrangel déclare : « Dans le contexte d'un brutal avilissement général des mœurs, les exécutions publiques n'effrayaient guère, elles n'entraînaient qu'un engourdissement moral. »

À partir de 1920, on amène, pour traitement et réhabilitation, dans l'ancienne propriété des Ioussoupov, Archangelskoïe, des commandants de l'Armée rouge devenus fous après leur participation à des fusillades dans le cadre d'opérations punitives ou simplement dans le cours des combats sur le territoire de leur propre pays.

Le palais où vivait alors Trotski fut séparé par des barbelés de la zone où l'on soignait la psyché des soldats rouges. L'un des principaux participants au projet atomique soviétique des années 1940, le professeur Vsevolod Nikolsky, en 1920, refusa de fusiller. Il ne put pas. Il devint fou. Il se fit soigner. L'horreur de la guerre civile revenait périodiquement le hanter.

En Crimée, pour les personnes convaincues de sympathie manifeste au bolchevisme, ainsi que pour celles qui s'étaient livrées à un enrichissement personnel excessif sur le dos de la situation économique difficile de la région, une peine spéciale fut instaurée : l'expulsion en Russie soviétique. L'expulsion en Russie soviétique ne pouvait être décidée que par le procureur général.

Wrangel eut une conversation particulière avec les représentants des médias au sujet du contre-espionnage. « L'année dernière (c'est-à-dire en 1919), déclara Wrangel, dans les régions occupées par l'armée blanche, des organes de contre-espionnage furent créés, qui commirent de nombreux abus. Désormais, les enquêtes pour crimes d'État seront placées sous la surveillance du procureur. » Autrement dit, pour la première fois en trois années de guerre civile, la police politique était soumise à un contrôle du parquet.

Par l'ordre du 29 avril, Wrangel amnistie tous les officiers et soldats qui avaient auparavant servi dans l'Armée rouge, faits prisonniers ou rendus.

Le 8 juin, Wrangel publiera un appel aux officiers combattants de l'Armée rouge :

« Il y a trois ans, oubliant leur devoir, l'armée russe ouvrit le front à l'ennemi, et un peuple devenu fou s'est mis à brûler et piller sa propre terre. Ces fils, obscurs et irresponsables, c'est vous, anciens officiers de l'invincible armée russe, qui les avez conduits. J'ai parlé avec beaucoup d'entre vous, qui ont volontairement quitté les rangs de l'Armée rouge. Vous m'avez tous dit que l'horreur

mortelle, la faim et la peur pour vos proches vous avaient poussés à servir les rouges. Peu d'hommes sont assez forts pour le renoncement. Moi, le général Wrangel, vieux officier qui a donné à la Patrie les meilleures années de sa vie, je vous promets l'oubli du passé et vous offre la possibilité d'expier votre faute. »

La grand-mère de Piotr Nikolaïevitch Wrangel était l'arrière-petite-fille d'Abram Petrovitch Hannibal et donc cousine issue de germains d'Alexandre Sergueïevitch Pouchkine.

La mère de Wrangel, Maria Dmitrievna, passa deux ans et demi de guerre civile à Petrograd. Dans ses mémoires, elle écrit : « Je vivais sous mon nom. Dans le carnet de travail qui remplaçait le passeport, il était indiqué : demoiselle Wrangel, employée de bureau. »

En 1918, elle travaillait comme collaboratrice vacataire au Musée Alexandre III, c'est-à-dire au Musée russe. Puis elle trouva, comme elle dit, une « meilleure place » au Musée de la ville, au palais Anitchkov, où elle monta jusqu'au poste de conservateur. Elle n'avait pas droit à une ration de conservateur. Elle allait au travail sans bas, les jambes enveloppées de chiffons. Elle avait alors plus de soixante ans. Maria Dmitrievna Wrangel se rappelait :

« Les soldats de l'Armée rouge avaient une envie folle de retourner au village, mais on ne les autorisait à partir en congé qu'après avoir eu le typhus exanthématique. Les soldats inventèrent donc de se faire inoculer le typhus à l'aide de poux. On trouva aussitôt des fournisseurs. Pour une boîte de cinq poux provenant d'un malade du typhus, on demandait 250 roubles. L'affaire prospérait. »

Selon les souvenirs du haut fonctionnaire des chemins de fer Iouri Lomonossov : « J'ai vu de mes yeux, à la gare de Koursk, que la couche de poux sur le plancher d'un wagon de marchandises atteignait 20 centimètres. On les empoisonnait, mais on ne parvenait pas à les éradiquer. »

---

Le 25 mai 1920, le commandant en chef Piotr Wrangel publie l'Ordre sur la terre. Selon cet ordre, je cite : « La terre est transférée en propriété héréditaire perpétuelle aux travailleurs propriétaires, mais non gratuitement : moyennant le paiement à l'État de sa valeur pour régler les comptes avec les propriétaires des terres expropriées. » Le paiement de la terre est fixé à un cinquième de la récolte moyenne, annuellement, pendant vingt-cinq ans.

Autrement dit, la terre n'est donnée qu'à ceux qui la travaillent réellement, aucune promesse de pourvoir tout le monde et rien gratuitement. En réalité, c'est la réalisation, à un nouveau degré, de ce qui n'avait pas été mené à bien dans la réforme de 1861.

L'ironie de l'histoire russe veut qu'en 1920, au lieu d'un immense empire, il ne reste pour la réforme agraire que la petite île-Crimée. Les anciens propriétaires terriens conservaient la terre dans les limites de la norme établie. Prévenant les objections des propriétaires, Wrangel précisait dans l'ordre : « Les mécontentements, les querelles autour de la question agraire doivent cesser. Il est nécessaire de sacrifier ses intérêts personnels. »

Wrangel disait : « Je suis moi-même propriétaire terrien, et c'est ma terre qu'il faudra partager en premier. »

Avant même l'Ordre sur la terre, à travers la ligne de front, des paysans des districts du sud de la Tauride du Nord se frayaient un passage pour se renseigner sur la manière dont le commandant en chef envisageait de régler la question agraire. Wrangel écrira dans ses mémoires : « Si ce

rapprochement de l'œuvre de l'armée et des aspirations de la paysannerie avait été acquis à l'époque où l'armée russe marchait victorieusement sur Moscou, en 1919, l'issue générale de la cause blanche eût été différente. »

Les paysans pauvres ne voulaient pas prendre la terre. Ils attendaient l'issue des opérations militaires, pensant la recevoir gratuitement. Les paysans aisés préféraient payer immédiatement. La terre, dans la petite Crimée, est une valeur. Ils voulaient vivre et travailler sur leur terre natale.

L'Ordre sur la terre fut rendu public à la veille de l'offensive de Wrangel en Tauride du Nord.

Cinq jours avant l'offensive et le début de la mise en œuvre de la réforme agraire, arrive à Sébastopol, en provenance de Paris, Alexandre Vassilievitch Krivoshein, l'espoir de Wrangel dans le domaine des transformations agraires. Il arrive sur le croiseur anglais *Cardiff* avec l'amiral Hopp, qui remet à Wrangel une note du gouvernement britannique :

« Monsieur, j'ai ordre de vous prévenir que, dans le cas où vous attaqueriez les forces bolcheviques, le gouvernement de Sa Majesté ne pourra plus prendre aucune part au destin de votre armée. »

Wrangel : « Je me hâte de vous répondre. Pour éviter une situation sans issue, pour nourrir l'armée et la population de Crimée, je suis contraint de prendre des mesures pour élargir les territoires occupés par mon armée. »

L'offensive en Tauride du Nord fut le début d'une suite de combats longs et acharnés qui durèrent jusqu'à la fin d'octobre, jusqu'à l'offensive effective des rouges.

En juillet, le journal criméen *Grande Russie* publia en éditorial, sous le titre « Le pari sur le village », une interview de Krivoshein :

« Avec le regretté Stolypine, j'ai travaillé à relever le bien-être économique de la campagne russe. J'ai profondément cru à son bon sens. J'y crois encore. Nous faisons maintenant une tentative audacieuse pour organiser l'ordre étatique futur. »

En 1920, sur le territoire de la Russie centrale, de la Volga, de l'Oural et de la Sibérie, il n'y a plus d'armées blanches, mais dans trente-six gouvernements provinciaux l'état de guerre est maintenu : on mène la lutte contre la paysannerie.

De janvier à mars 1920, dans les gouvernements de Kazan, Oufa et Samara, se déroule la « révolte des fourches », ainsi nommée d'après les fourches paysannes. Selon les rapports de la Tcheka, le nombre total des insurgés atteint 400 000. L'insurrection est écrasée par les troupes régulières appuyées par des trains blindés et l'artillerie.

Des rapports sur la montée d'une résistance armée paysanne arrivent des gouvernements de Vitebsk, Viatka, Voronej, Koursk, Orel, Penza, Smolensk, Toula. En première ligne par l'activité de la lutte se trouvent les paysans des gouvernements d'Ekaterinbourg, de Perm et d'Oufa.

Par la résolution du Sovnarkom du 19 février 1920, signée par Lénine, la guerre paysanne est assimilée au banditisme. Pour réprimer la guerre paysanne, on utilise les forces de l'armée régulière, de la Garde des frontières (VOKhR) et des unités spéciales (Tchon).

Les paysans de Sibérie, quant à eux, ne pouvaient pas être achetés avec le slogan « la terre » : ils en avaient déjà. Ils l'avaient reçue grâce à la réforme de Stolypine. Il n'y a jamais eu de grande propriété terrienne en Sibérie.

En six mois de 1920, plus d'un million d'hommes désertent de l'Armée rouge.

Dès 1919, d'anciens soldats rouges ayant fui l'armée pour rentrer dans leurs villages se joignaient à la lutte antisoviétique main dans la main avec leurs anciens propriétaires. Dans le gouvernement de Iaroslavl, l'insurrection est dirigée par le prince Gagarine. Dans celui de Vologda, par le prince Golitsyne.

L'Armée rouge est paysanne à 77 %. Ces soldats refusent de participer aux opérations punitives dans les villages. En juillet 1920, dans les gouvernements de Samara, Saratov, Orenbourg, l'insurrection paysanne sera conduite par le commandant rouge Sapojkov, titulaire de l'Ordre du Drapeau rouge pour la lutte contre Koltchak.

En août, dans le gouvernement de Tambov, commence la célèbre insurrection paysanne de 50 000 hommes dirigée par le chef de la milice locale, Antonov. Les exigences des insurgés : renversement du pouvoir soviétique, abolition du Parti communiste, établissement, jusqu'à la convocation d'une Assemblée constituante, d'un pouvoir provisoire composé de personnes n'ayant pas participé à la lutte contre les bolcheviks, admission du capital russe et étranger à la reconstruction de l'économie.

Pour la réprimer, on envoie 100 000 soldats de l'Armée rouge, y compris des unités hongroises et chinoises. On utilise des armes chimiques. L'insurrection n'est écrasée qu'au bout d'un an.

Un soir d'août 1920, Wrangel était assis sur la terrasse de sa maison de Sébastopol avec le chef d'état-major, le général Chatilov. Ils avaient l'habitude de discuter là le soir. Ils évitaient en général d'évoquer le passé.

Wrangel écrit : « Le coucher de soleil s'éteignait, la mer scintillait de couleurs irisées, et les lumières s'allumaient dans la ville plongée dans la nuit. »

Chatilov disait : « Il n'y a que trois mois que nous sommes arrivés ici. Je ne sais pas si tu y croyais, mais, moi, je considérais l'affaire comme définitivement perdue. »

Wrangel répondait : « Quoi qu'il arrive à l'avenir, l'honneur du drapeau national a été rétabli. La lutte héroïque se terminera dignement. »

Quand Wrangel parle de la Crimée, il l'appelle « le pays ».

---

Sur l'isthme de Perekop, la première ligne de défense était le rempart turc, construit pour les Turcs par des prisonniers zaporogues. À 20 kilomètres derrière se trouvaient des tranchées ordinaires. Les champs de mines du côté des blancs relèvent de l'imagination des rouges.

Toute la ligne de défense de Wrangel est assurée par 22 000 hommes, 120 canons, 750 mitrailleuses. Le Front Sud rouge aligne contre eux 198 000 hommes, 550 canons, plus de 3 000 mitrailleuses, 57 chars et véhicules blindés, 84 avions. Le commandant du Front Sud est Mikhaïl Frounze.

L'opération principale commence dans la nuit du 8 novembre. En frontal, le rempart turc est pris d'assaut par le groupe de Blücher. Par les trois gués de Sivach, 20 000 hommes avancent, dix fois plus que les défenseurs.

La nuit est froide, -12 degrés. La boue de Sivach a gelé. Le vent d'ouest a repoussé l'eau. Les assaillants marchent presque à sec. La boue, retournée par les pas et les roues de canons, était laissée aux derniers.

Sur Sivach comme à Perekop, les rouges attaquaient en vagues. Sur le rempart turc, Blücher lance l'offensive en cinq vagues. Le vent tourne. L'eau commence à revenir dans Sivach. Frounze ordonne de rassembler la population locale et de la contraindre à construire une digue pour retenir l'eau avec des claies.

De l'armée de Wrangel, Frounze dira : « En ce qui concerne les troupes subordonnées à Wrangel, il faut donner un avis absolument positif. » Les défenseurs, en infériorité numérique de un à dix, déclenchent à plusieurs reprises des contre-attaques et tiennent jusqu'à trois heures du matin le 12 novembre.

22 000 blancs, 198 000 rouges, 10 000 pertes chez ces derniers.

D'après les souvenirs d'un officier de Wrangel :

« À la place des morts, des hordes nouvelles et nouvelles encore étaient poussées. Il n'y avait pas de fin. Ils grimpaient de nuit, de jour, à l'aube, au crépuscule, presque sans cesse. Ils grimpaient pour mourir, et mouraient sans nombre. Cela ressemblait à un hymne à la mort... Ainsi, il n'y a plus de Russie pour nous. Derrière nous s'étendait la mer Noire. »

Trois jours avant la percée définitive des rouges, Wrangel dit : « La limite de résistance de l'armée est dépassée. Il faut d'urgence prendre des mesures pour sauver l'armée et la population. »

Depuis octobre, la flotte de la mer Noire est commandée par l'amiral Mikhaïl Kedrov, sur qui repose dès le départ la responsabilité d'une éventuelle évacuation.

« Mon Dieu, pourquoi ai-je accepté de porter cette croix ? », s'écrie Kedrov lorsqu'il se présente à Wrangel et que celui-ci l'informe de la situation catastrophique.

L'amiral Kedrov disposait d'un tonnage de 60 000 places. La réception d'un complément de charbon, envoyé la veille de Constantinople, permettait d'espérer embarquer 70 à 75 000 personnes. Wrangel donne l'ordre d'utiliser tous les navires qui peuvent tenir la mer, d'exiger tous les navires possibles de Constantinople, de retenir dans les ports de Crimée tous les navires de commerce, y compris étrangers.

Le général Koutepov promet de faire tout son possible pour ralentir l'offensive des rouges et assurer ainsi le maintien de l'ordre durant l'évacuation. Koutepov le promet, mais il est clair qu'il n'en a pas la certitude.

Le calme doit être préservé à Sébastopol. Il y a très peu de troupes dans la ville. Celles qui s'y trouvent reçoivent l'ordre d'occuper les principaux établissements, la poste, le télégraphe, de placer des gardes sur les quais et à la gare.

On distribue définitivement le tonnage par ports : Kertch – 20 000 personnes à évacuer ; Feodossia – 13 000 ; Yalta – 10 000 ; Eupatoria – 4 000 ; Sébastopol – 20 000. On établit l'ordre de chargement des services de l'arrière, des blessés, des malades, des réserves de vivres, de sorte que, dès l'ordre donné, le chargement puisse commencer immédiatement.

Wrangel convoque les représentants de la presse russe et étrangère. L'information se répand instantanément en ville. Les troupes coupées de l'ennemi reçoivent la directive de se diriger vers les ports pour l'embarquement : « Laissez les bagages. Montez l'infanterie sur les chariots, à la cavalerie de couvrir la retraite. »

Le 11 novembre 1920, est signé le célèbre ordre de Wrangel qui commence par les mots « Russes ! ».

« Sur mon ordre, on a déjà commencé l'évacuation de tous ceux qui ont partagé avec l'armée sa voie de croix. Nos routes à venir sont pleines d'inconnu. Il n'y a pas pour nous d'autre terre que la Crimée. J'avertis franchement chacun de ce qui l'attend. »

Wrangel prolonge cette idée dans le communiqué officiel du gouvernement :

« Le gouvernement du Sud de la Russie considère qu'il est de son devoir de prévenir tous ceux qui arrivent de l'intérieur de Russie des épreuves terribles qui les attendent. Tout incite le gouvernement à conseiller de rester en Crimée à tous ceux qui ne sont pas menacés de violence de la part de l'ennemi. »

Dans la nuit du 11 au 12 novembre, Wrangel reçoit une radiogramme soviétique. Le commandement rouge propose de se rendre et garantit la vie et l'inviolabilité au haut commandement de l'armée et à tous ceux qui déposeront les armes.

Le radiogramme vient du commandant du Front Sud rouge, Mikhaïl Frounze. Lénine rabroue Frounze : « J'ai appris votre proposition, je suis surpris par l'indulgence des conditions. Si l'ennemi les accepte, il faudra mettre tout en œuvre pour s'emparer de la flotte, autrement dit, pour qu'aucun navire ne quitte la Crimée. »

Le 6 décembre, lors d'une réunion des militants du parti à Moscou, Lénine déclare : « La Crimée est une source future de spéculation et d'espionnage. Mais nous ne les craignons pas, nous les digérerons. » Et ils les ont tous digérés.

Les opérations d'extermination de ceux qui n'avaient pas été évacués de Crimée furent dirigées par Béla Kun et Rosalia Zemliachka. Selon les souvenirs de l'écrivain Vikenti Veressaïev, tous les officiers furent invités à se présenter à l'enregistrement. Ceux qui ne se présenteraient pas seraient déclarés hors la loi et pourraient être abattus sur place. Ceux qui venaient s'enregistrer étaient arrêtés, conduits hors de la ville et fusillés.

Après les officiers, ce fut le tour de la population civile. On arrêtait et fusillait les membres des familles d'officiers, les fonctionnaires civils. On arrêtait ceux qui étaient correctement vêtus. Puis on encercla des quartiers entiers, on entassait les habitants dans des casernes, on les triait : qui fusiller, qui épargner.

À Sébastopol, on ne se contentait pas de fusiller, on pendait. Par centaines. D'après des souvenirs :

« L'avenue Nakhimov était bordée de cadavres d'officiers, de soldats et de civils. La ville était morte. »

« On pendait les officiers en uniforme, avec leurs épauettes. » On utilisa tous les poteaux, les arbres, même les monuments. Tout le boulevard historique se couvrit de cadavres oscillant. Le même sort frappa la rue Ekaterininskaïa, la grande rue Moraskaïa, le boulevard du bord de mer. On ne se donnait même pas la peine d'ensevelir les corps. Les cadets de l'école de cavalerie de Simféropol allaient casser les dents en or dans la bouche des exécutés.

Béla Kun vécut quelque temps à Koktebel, dans la maison du poète Maximilian Volochine. En 1921, Volochine écrira sur l'année 1920 :

En hiver, le long des routes gisaient des cadavres  
D'hommes et de chevaux. Et des meutes de chiens  
Leur rongeaient le ventre et déchiquetaient la chair.  
Le vent d'est hurlait dans les fenêtres brisées.  
Et la nuit, les mitrailleuses crépitaient,  
Sifflant comme un fouet sur la chair nue  
Des corps d'hommes et de femmes...

Cet hiver-là fut une Semaine sainte,  
Et le mai rouge se confondit avec la Pâque sanglante,  
Mais ce printemps-là, le Christ ne ressuscita pas.

Volochine montra ce poème à Faina Gueorguievna Ranevskaïa. Elle se trouvait alors en Crimée. La sœur de Tchekhov, Maria Pavlovna, se rappelait comment, dans le port de Yalta, on attachait un poids aux pieds des gens avant de les jeter à la mer. Du môle, on voyait les corps se balancer dans l'eau.

Devant la maison de Tchekhov, on faisait passer chaque jour des gens vers les lieux d'exécution.

Pour couvrir l'évacuation, les troupes occupèrent la ligne de fortifications de 1855, c'est-à-dire les restes de l'époque de la défense de Sébastopol pendant la guerre de Crimée. Elle traverse la ville.

L'embarquement sur les navires se déroule selon un plan précis. Les ouvriers de Sébastopol, qui avaient vécu sept mois sous le régime de Wrangel, suppliaient les officiers de rester. Ils assuraient sincèrement qu'ils les prendraient tous sous leur protection et ne permettraient pas aux bolcheviks de commettre des exactions dans les villes de Crimée.

Certains ouvriers allaient jusqu'à penser qu'en Crimée, les bolcheviks auraient à subir un examen devant l'Occident. Chacun, comme il pouvait, se rassurait pour rester.

D'autres prenaient congé de tout à la fois. Ils se tiraient une balle sur le quai même. Il y eut un moment où les coups de feu retentissaient l'un après l'autre.

Un junker, sur un paquebot qui venait de larguer les amarres, entend soudain la voix de sa mère qui le supplie de rester. Sans réfléchir, il saute du paquebot. En 1925, échappant par miracle à l'exécution, il volera un petit bateau et fuira la mort avec sa mère en Bulgarie.

Alexeï Chtcherbatov, neuf ans, ce jour-là, fait ses adieux à sa grand-mère de 84 ans, qui refuse de quitter la Russie. Jusqu'au paquebot, il est escorté par le chien Voltchok. La vieille dame de quatre-vingt-quatre ans sera arrêtée et fusillée. Le chien Voltchok sera abattu lui aussi, pour qu'il n'aboie pas sur les tchékistes.

Sur 126 navires, 145 693 personnes, sans compter les équipages. Dans la ville, un calme absolu, les rues presque désertes. La cavalerie retarde l'ennemi jusqu'au dernier moment, puis, prenant rapidement de l'avance, se retire vers Yalta.

Dans ses mémoires, lorsqu'il décrit les derniers jours sur sa terre natale, Wrangel ne laisse pas libre cours à l'émotion. Aucune émotion. Il se contente de dire : « L'embarquement s'est déroulé brillamment. Un immense poids est tombé de mon âme. Tous les navires sont extrêmement surchargés, littéralement couverts de gens. Tous ceux qui le désiraient ont été embarqués. »

Trois jours durant, personne ne mangea. Quand on entra dans le Bosphore, les navires commencèrent à envoyer des signaux : « Nous souffrons de la faim, nous souffrons de la soif. »

Un canot avec des journalistes s'approcha de l'un des navires. À côté de la caméra de cinéma, une table était dressée, couverte de morceaux de pain blanc. Des dames, depuis le canot, sous le bruit de la caméra et les éclairs des appareils photos, se mirent à lancer les morceaux de pain sur le navire. L'un des petits affamés se précipita pour s'en saisir. Sur le navire, on entendit la commande : « Ne touchez pas. » La foule des réfugiés se resserra et se recula de la rambarde, personne ne ramassa le pain.

Pendant les cinq jours de traversée, des femmes enceintes accouchèrent prématurément. On leur affecta même une cabine spéciale. Tous les nourrissons nés en mer étaient morts-nés.